

Formulaire de soumission

Données sur le participant

Nom: TALEKEJIEU DONKENG **Prénom:** Roche Xavier **M :** ☐ ; **F :** ☐
Filière: Études Bilingues. **Niveau d'études:** Licence 3
Etablissement: Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines
Université : Université de Yaoundé 1 **Pays:** Cameroun
E-mail : Talekejeuxxavier23@gmail.com **Téléphone:** 699225964/ 672171371
N.B. : Ce formulaire doit être déposé à l'adresse : nouvelles-covid19-auf-unesco@listes.cm.auf.org

Texte : Séjour d'un vent

Comme le soleil à l'horizon, le sourire brillait tendrement sur mes lèvres. Comme à toutes les saisons, j'étais si content j'étais si fier. Je respirais avec douceur l'air sans fin que l'instant m'offrait et qui purifiait mes idées. Je revoyais alors se dessiner dans ma mémoire, le visage de cette pépite d'or, de cette étoile, qui, en quelques secondes avait réussi à faire naître un sourire sur mes lèvres. Ma prière s'était exaucée. Enfin, comme par un miracle que je ne pourrais expliquer, j'avais pu m'asseoir auprès de celle-là que j'avais moi-même surnommée "la rose sans épines" : les yeux bleus, la peau claire, elle était tressée au fil ; l'espace entre ses nattes me faisait revoir la couleur ébène et éclatante qui, comme un appât attirait mon cœur. Sans jamais se lasser, mes yeux la regardaient encore et encore.

À chaque tierce, je voulais devenir une puce; non pas pour me nourrir de ce liquide rouge qui coule dans ses veines, mais, pour m'agripper sur sa peau qui semblait très suave. Je voulais être alors si proche et près du parfum divin qui se dégageait de sa

magnifique personne...Je la regardais ensuite écrire : comme elle, sa main était belle. Elle avait l'air douce, comme le dos du petit agneau qui jusqu'à Jérusalem avait conduit le Christ...Je voulais y toucher...Je n'osais point. Cependant, l'absence d'ornements sur ses doigts nourrissait en moi un très grand espoir.

À ses côtés, chaque seconde passée à l'amphi cessait d'être une peine infligée pour désormais être une grâce donc le ciel m'avait comblé. Plus les minutes passaient, et plus je remettais à la minute d'après l'opportunité et le moment de lui dire que, comme une rose, eh bien elle est belle. Mes lèvres, collées, gelées par la température élevée de sa beauté féerique, ma bouche cousue n'a point pu s'ouvrir. Aussitôt les cours finis, elle se leva, me regarda, me sourit et me dit: "au revoir et à demain". La regardant me dire ces mots, le courage m'avait quitté. Devant elle, J'étais faible, incapable de sortir une lettre de ma bouche, Incapable de lui dire "attends, ne pars pas..." j'étais resté atone, manquant cette mince force qui me permettrait de lui demander comment elle s'appelle...

Elle avait le sourire mirobolant et piquant. Sa voix était si fine, si raffinée, si aiguisée que je n'osais fait entendre la mienne(...) Etant à la maison je n'entendais qu'une seule voix. Celle-là même qui m'avait dit: "au revoir et à demain". En pensant donc à ces quatre mots qui défilaient sans cesse dans ma mémoire, jamais, en ce qui concerne le jour qui vient, le doute n'était mien. J'attendais alors impatiemment ce lendemain et au plus profond de mon âme je n'avais qu'une seule pensée, une volonté unique : que demain vienne, et que, vivement, je revoie ma rose...J'étais assis au salon avec mes frères, il n'y avait pas d'électricité: la tête vers le sud, ils avaient porté toute leur attention sur leurs Smartphones et moi, la tête dans les nuages, toutes mes pensées se portaient , comme une fumée vers le ciel, vers l'amphi, ce magnifique jardin qui, le jour suivant , devait me faire revoir cette belle fleur.

Après un instant, mon petit frère tout à coup se leva du canapé et comme un petit enfant il s'écria: "ouwéh! C'est fini ! Finie l'école, finies les classes, il y'aura plus de cours". Surpris, Je regardais mon frère sans comprendre, cherchant à expliquer comment celui qui m'a dit il y'a une heure que les examens commenceraient dans quelques jours, vienne quelques temps après crier haut et fort que l'école s'arrête, au

point de s'en réjouir. Je ne croyais même pas une syllabe de ce qu'il avançait. En effet, il n'avait jamais véritablement aimé l'école. Son amour pour les études a toujours été si minuscule que même à travers une loupe, on pourrait difficilement le comparer à un point. Il faisait tous les efforts possibles et mettait toutes les chances de son côté pour rapporter au moins deux convocations par trimestre. Je voyais alors dans son action, une manœuvre pour échapper à l'examen qui approchait.

Toutefois, je suis resté sans voix lorsque mon frère aîné, pour une fois, emboîta le pas à mon frère cadet pour ajouter: "oui c'est vrai. Je viens de le l'apprendre sur la toile. Pour nous les étudiants aussi, c'est fini. À partir de demain, toutes les crèches, les écoles primaires, les lycées, collèges et universités seront désormais fermés. C'est à cause de cette grippe. Elle aurait frappé à notre porte".

Les yeux grandement ouverts, je jetais un regard épuisé et décoloré sur mon frère qui était en train de détruire le grand rêve, que j'essayais peu à peu de construire dans mon si petit cœur. Je n'avais pas une grande confiance à certaines informations que pouvaient fournir le téléphone. La plupart du temps beaucoup d'entre elles s'avéraient non vérifiées et invalides. Cependant, je faisais toujours et encore confiance au journal télévisé qui pour moi était le meilleur moyen de confirmer ou d'infirmer un fait, surtout celui concernant notre beau et cher pays. C'est pourquoi J'espérais vivement que le courant revienne et que la télé donne raison ou tort à mes frères.

Quelques minutes après, le ciel entendit mes prières. Le courant revenu, la télé allumée, nous tombions sur le message du président de la république informant sa chère population, sur la destinée inévitable des prochains jours...

Ayant écouté le communiqué du chef de l'état, j'avais le cœur triste, tout pâle et meurtri. Non pas à cause de la télé qui avait donné raison à mes frères mais parce que je voyais mon projet, ce précieux rêve du lendemain, tomber et s'émietter, tel un morceau de papier jeté dans une mare. Mes frères n'avaient pas eu tort: les cours devaient cesser; à cause de cette grippe contagieuse dont J'avais une idée très vague. Quatre semaines avant, nous avons appris par le biais des media qu'une épidémie appelée "Corona Virus" avait vu le jour, dans l'empire du Milieu, ce grand pays d'Asie. Je savais que c'était une grippe très dangereuse, qui se transmettait

d'une personne à une autre et qui, conduisait inéluctablement vers un sort fatal, les personnes l'ayant contractée(...)

Pour une fois, le berceau de l'humanité avait vu naître un vent d'épines qu'il était loin de vouloir accueillir. Nous, enfants dudit berceau, enfants de ce triangle tricolore, n'avions jamais songé ne serait-ce qu'une seconde, que ce vent pouvait jusqu'à nous parvenir. Une grande étendue d'eau salée et des milliers de kilomètres nous séparaient de ce mal. Il était très loin et jamais, l'on n'osait assimiler ce dernier à cet oiseau migrateur qui survolerait les ondes pour venir jusqu'à nous...

Pendant quatre semaines, nos idées étaient les mêmes. On se sentait moins concerné par cette jeune épidémie jusqu'au moment où nous avons appris que, ce vent qui hier ne soufflait que de l'autre côté de la mer, est arrivé chez nous et souffle désormais sur le triangle qui a bercé nos ancêtres.

Avant le communiqué du président, j'envisageais construire un étang dans lequel ma rose sans épines et moi serions les seuls et uniques poisons qui, la main dans la main nageraient et feraient monter vers la surface les bulles de notre doux et tendre amour... Jamais, je n'aurai imaginé qu'un vent comme celui-là arriverait, s'installerait, soufflerait sur mon rêve et sécherait mon étang avant même que je ne commence à le creuser.

Après le communiqué, tout était clair. Le virus, invité qu'on n'attendait pas était arrivé. Un nouvel ennemi avait franchi notre seuil et s'était installé sur notre territoire...La nuit était tombée, la lune brillait dans les cieux et le cœur perplexe, j'attendais toujours le lendemain.

Voici alors venu le lendemain: Le matin arrive et comme à l'aube de tous les jours qui ont précédé, je suis réveillé et debout de bonne heure. Seulement, je ne peux prendre le chemin qui mène à l'amphi. Étant à l'intérieur de la maison, je décide de sortir pour aller voir si le jour qui s'est levé impose aussi aux autres, la même réalité qu'à moi. Une fois dehors, je regarde autour de moi et la réalité s'offre à mes yeux: je ne vois plus ces petits enfants sur les dos multiples qui les conduisent à l'école; Je ne vois plus ces écoliers qui d'habitude se dépêchent sur la route du savoir; je ne les vois plus se tenir les mains pour traverser la route; je ne vois plus les tenues, défiler

sur la voie public comme hier. Je ne vois plus de sacs de classe sur le dos de ces enfants; je ne vois plus dans leurs petites mains, ces gros pains chargés ou tartinés; je ne vois plus d'écoliers pleurer et pleurnicher. Je ne vois plus ceux qui accélèrent le pas et demandent d'une voix vive aux autres de se dépêcher. Je ne vois plus ces lycéens entrer en file indienne dans les établissements. Je ne vois plus ces étudiants, quitter le quartier sous le regard envieux des élèves(...)

Écoliers, élèves, étudiants, enseignants, commerçants(...) je vois plein de monde à la maison. Je vois les uns se réjouir de cette situation et les autres se poser des tas de questions quant aux jours qui suivront (...) Nous étions tous restés chez nous et, quoique les uns et les autres pensaient de ce virus étranger ne m'empêchait pas de penser à ma rose sans épines.

À cause de ce virus, j'allais passer un long moment sans pouvoir me rendre à l'université, sans pouvoir prendre le chemin de mon illustre amphi; cette arène dont l'entrée est pénible et la sortie anguleuse. Cette arène dans laquelle, les uns combattent assis et les autres debout. C'est aussi cette arène-là qui m'avait donné l'opportunité de pouvoir m'asseoir aux côtés de la plus belle des combattantes. Néanmoins, ne plus mettre les pieds dans cette jungle ardue ne me gênait guère. Puisque c'était la décision de la très haute hiérarchie. Ce qui me démangeait et me rendait fou ce matin, c'était le fait qu'à cause de ce maudit virus, je n'allais plus revoir cette fleur et ce, pendant longtemps. Je plongeais alors dans un océan d'affliction, regrettant la forte faiblesse de ma bouche qui n'a pas pu trouver la plus faible des forces pour retenir cette rose pendant quelques secondes afin de lui demander son nom et aussi, son contact téléphonique. Oh! Que j'ai fait preuve d'un grand courage!

Trois jours après, comme la chaîne nationale au cœur de la nation, le nouveau virus était désormais au cœur de toutes les discussions. Dans les journaux, on avait annoncé qu'un cas d'infection avait été confirmé au sein de notre pays. Mais pour nous étudiants, proches des réseaux sociaux loin des moteurs de recherche, étions persuadés que tout ceci était très loin d'être vrai...Et même si c'était le cas, nous savions que l'individu enregistré et testé positif au nouveau virus avait une peau dont la couleur est très différente de la nôtre. Aussi, nous savions que ce dernier avait la même couleur de peau que ceux dont les vies, tel des feuilles mortes ont été de l'autre

côté de la mer, emportées par ce vent haïssable. Ainsi, avec la grande aide des réseaux sociaux, nous sommes parvenus, tels des imminents chercheurs à la conclusion selon laquelle, malgré le fait que ce virus, ce mauvais vent souffle déjà sur notre triangle, jamais il n'emportera celui ou celle dont la peau est semblable à la nôtre.

Quatre jours après, le nombre de cas infectés était quitté de un à dix... Comme tous les soirs, nous nous étions réunis dans ce petit coin du quartier qu'on appelait "*le parlement*". Ça n'avait rien à voir avec ces assemblées qui dans notre pays exercent le pouvoir législatif.

Dans notre parlement, on parlait et traitait de tout sauf des affaires importantes. Là-bas, Il n'y avait pas de discrimination. Élèves, étudiants, sans-emplois, non-scolarisés, enfants des maisons avec ou sans-portails, nous faisons tous partie du parlement et jouissions alors des mêmes droits et devoirs. On attendait toujours le coucher du soleil, cet instant où la plupart sont de retour au quartier, où les pensées sont apaisées et l'air fraîche comme l'herbe qui poussent dans nos savanes. On abordait très rarement des sujets scolaires et académiques. Pour nous, les cahiers n'avaient de places que dans les salles de classes et les feuilles de papiers, dans les amphis. Au parlement, c'était l'école de la rue. Cette école sans règlement intérieur où chacun à sa prise de parole est l'enseignant et le journaliste des autres.

D'habitude, on parlait de la vie, de football, des filles d'Ève et de ces scoops du quartier et même de l'extérieur qui jamais n'échappaient à nos talents d'augustes reporters. Mais ce soir-là, le thème était évident. L'actualité n'avait à faire avec rien d'autres que le nouveau Coronavirus.

Tout le monde était informé sur le mal qui prévalait. Personne n'ignorait toutes les mesures de restrictions et de préventions qui avaient été prescrites par le gouvernement; notamment: la fermeture temporaire des frontières et des écoles; le confinement des personnes les plus vulnérables et susceptibles d'être infectées; la distanciation sociale et le respect des règles d'hygiène, qui faisaient intervenir d'autres mesures dites barrières contre cet étranger, contre ce virus qui ne nous était pas familier. Il était donc obligé de porter un masque de protection; il était donc conseillé: de se laver les mains régulièrement avec du savon et de l'eau coulante ou les

désinfecter à l'aide d'un gel hydro-alcoolique; de tousser dans le creux du coude ou dans un mouchoir à usage unique; d'éviter de s'embrasser ou de se saluer. Aussi, si autour de nous on notait chez une personne de la fièvre, une transpiration excessive et anormale, des maux de têtes, une grippe, une toux, un écoulement nasal ou bien un mal de gorge, alors, il ne fallait surtout pas s'en approcher. Bien plus, il était judicieux d'appeler le 1510 pour sauver des vies.

Le coronavirus faisait le tour du monde. Partout où il mettait les pieds, il faisait des ravages. Mais, au parlement, nous restions convaincus que, s'il est venu sur notre territoire, ce n'est que pour éliminer cette couleur dite claire et pure qui était si forte et puissante qu'elle n'arrivait pas à faire face à une toute petite grippe. Nous nous disions alors, que pour une fois, Satan le malin nous avait épargnés; nous les foncés, à la peau ébène dite impure(...)

Il n'y avait plus d'école; "restons à la maison, respectons les mesures barrières", c'est ce qu'à longueur de journées nous chantaient les chaînes de télé. Une semaine était passée: comme prescrit, les écoliers n'allaient plus à l'école, les lycéens n'allaient plus au lycée et nous étudiants, avec plaisir, ne partions plus dans nos facultés, écoles et instituts. Cependant, restions-nous alors à la maison? Restions-nous alors confinés? Nous étions très loin du respect de toute ces mesures. Où est ce que l'un de nous devait avoir un contact avec ces augustes personnes à la peau pure? À la maison, j'étais le seul à ne pas se confiner. Je montais et descendais chaque jour et quand je rentrais le soir, tout le monde à la maison se méfiait de moi. Ma mère chaque soir criait alors: "Vas directement prendre ta douche avant que je ne sente l'odeur de ton insouciant personne"(...)

Cinq jours plus tard, le bilan s'était alourdi. On était passé de dix cas à quatre-vingt-dix. Seulement, les cas confirmés, n'avaient été enregistrés que dans les quartiers résidentiels. Aussi, Il avait été déclaré que les nouvelles personnes infectées étaient véritablement des fils de notre triangle, berceau de nos ancêtres et par conséquent, avaient la même peau que nous. Notre conclusion s'avérait donc fausse. Nous avions totalement eu tort. La réalité était devant nous: en effet le virus ne choisissait pas la couleur de la peau. L'école de la rue cependant avait trouvé un

moyen de nous détacher totalement de la nouvelle réalité. Des pensées nouvelles avaient donc vu le jour. Bien que le vent soufflait sur toutes les peaux, beaucoup étaient parvenus à nous démontrer que cette maladie ne s'attaquait qu'à ces personnes opulentes, et qui habitent les quartiers résidentiels.

Ces beaux quartiers où les portails si hauts, au milieu de ces grands murs n'offrent à la vision des passants, que des toits proches du ciel et parfois bleus, rouges, ou verts. Ces beaux quartiers ; qu'on ne voyait que sur nos écrans et dont on ne pouvait pendant quelque secondes, apercevoir la cour, que, quand le véhicule du maître entrait ou sortait.

J'avais toujours et tellement envié les enfants de ces quartiers si bien que je me demandais sans cesse ce que faisaient mes parents quand ceux de ces enfants se battaient corps et âme tel des soldats pour être aujourd'hui dans un tel luxe. Mais, avec la venue de la grippe qui disait-on ne s'attaquait aux habitants des beaux quartiers, mon envie s'était envolée comme un oiseau et pour rien au monde je ne souhaiterais être à leur place. J'avais enfin accepté l'envie comme un pêché capital. Je ne regrettais plus d'être enfant, de mon quartier sans portails, sans clôtures, sans voitures, ni veilleurs de nuit. J'étais désormais enchanté d'être né dans un quartier qui, jouissait des faveurs et avantages que lui offraient l'instant présent et sa réalité. Pour une fois, j'étais fier d'être fils d'une famille modeste.

Deux jours plus tard, deux nouvelles colonnes avaient apparu sur le tableau du rapport du Ministère de la santé sur l'évolution dans notre pays, de cette épidémie qui était devenue pandémie. Le rapport ne rendait plus seulement compte du nombre de contaminés. Bien plus il rendait aussi et désormais compte du nombre de décès et des personnes qui avaient grâce au miracle du corps médical trouvé le chemin de la guérison. Dès lors, dans notre cher pays, On était donc arrivé à cent quatre-vingt-dix personnes contaminées, quarante décès et deux personnes guéries. Le rapport parlait de lui-même. Tous les angles de notre triangle étaient attaqués. Il y'avait donc plus de contaminés que de décès. De ce virus, les gens en mourraient plus qu'ils n'en guérissaient.

Deux semaines étaient passées et comme les jours, les nuits s'étaient écoulées. Le virus avait déjà fait quatorze jours sur notre territoire et avait réussi à installer la

psychose dans le cœur de ses citoyens. Cependant, parce que le vent avait soufflé et emporté quarante vies que nous n'avons pas connues, nos idées étaient restées les mêmes et au quartier, nous étions sereins et voyions ce fameux Corona au chevet des riches et loin de nous.

À la veille de la troisième semaine du confinement prescrit par le gouvernement, on nous annonça que le papa de Petit Jean, revenu d'Europe il y'a quatorze jours avait attrapé la nouvelle maladie. Quelques minutes avaient suffi, pour que tout le quartier soit au courant et pour que tous les parents apprennent les uns après les autres que Petit Jean avait l'habitude de venir au parlement...Le trouble était donc immense; grande était la peur qui habitait tous les cœurs. Puisque son papa avait contracté la maladie, Petit Jean courrait lui aussi le risque d'une très certaine contamination. Et si ce dernier avait comme son père été infecté, alors, tout le quartier en général et les membres du parlement en particulier, étaient susceptibles de courir le même risque. Le mal était désormais parmi nous, il y'avait pour la première fois, une personne infectée dans notre modeste quartier. À partir de cet instant, personne n'osait s'approcher des uns mètres du domicile de Petit Jean que les voisins avaient eux-mêmes surnommé "Wouhan".

Ce soir, sans trop faire d'efforts, tout le monde à la maison avait appris la nouvelle. Mes frères se mettaient à l'écart et, la distance entre eux et moi était le triple de la distance minimale prescrite par les acteurs de la Santé. Quand je leurs demandai pourquoi ils s'éloignaient autant de moi, mon grand frère me répondit:

"Petit frère, Il y'a le Corona dehors ; c'est une réalité. Le père de Petit Jean a chopé le virus; et comme tu marches avec Petit Jean, qui sait? C'est possible que tu sois déjà contaminé à l'heure qu'il est"

Ma mère, comme si elle attendait la prise de parole de mon frère aîné, ajouta d'un ton pas catholique:

"Oui! C'est possible. Pour un salopard qui ne soucie même pas de sa propre santé, ce ne sera pas une surprise. Tous les jours au parlement. Parlement! Parlement! Parlement de mes couilles! Et puis à partir de demain, ne t'avise plus de franchir le seuil de ma porte. Tu resteras confiné comme tous les autres".

J'étais resté muet devant ma mère qui pour me passer un coup de savon n'avait pas attendu longtemps. Sans me laisser le moindre rebond, elle m'avait demandé d'aller rapidement laver tout ce qui était sur moi avant de pouvoir m'asseoir dans son salon.

Au lendemain des deux premières semaines passées à la maison, j'étais véritablement confiné. N'ayant plus le droit de sortir, j'étais assis devant l'écran qui à longueur de journée parlait de ce Corona qui, sans carte de séjour, était arrivé, s'était installé et avait fait de Petit Jean cette peste que tout le monde, sans se cacher, fuyait désormais dans tout le quartier. Je ne devais plus sortir. Rester chez nous, c'est tout ce que je devais et avais à faire. Cependant entre ces murs, je voyais ma liberté en cage, ne pouvant rien faire pour briser les barreaux de cette prison sans saveur. Voulant ainsi laisser mes émotions couler telle une chute, Je m'étais donc rapproché de la table où j'avais pris un stylo et une feuille de papier sur laquelle j'ai commencé à écrire:

*"Grand est le mal ; grande est la peur
Qui peu à peu étouffe mon bonheur
Levé de bonne heure, ne pouvant sortir,
Comme vous eh bien mon cœur respire*

*L'air de la prison qui sans cesse le confine...
Tel un soleil, le virus ne cesse de briller;
Et ses rayons si aiguisés; et leur lueur si fine;
Ne cesse de faire tomber ne cesse de rayer,
La précieuse vie qui jusqu'à hier,
Comme un petit enfant nous souriait...*

*Tel le vent sur l'océan
Le virus ne cesse sur nos vies,
De souffler fort et sans préavis.
Aujourd'hui en guerre, L'ennemi violent,
Sans complaisance ni couleur ni odeur,
Sépare les amis sépare les frères,
Éloigne les voisins, éloigne les sœurs
Et jamais ne sauraient se taire*

Ma peine mon chagrin ma douleur...

*Le mal s'étend, coule comme une rivière
Et devient cette fumée qui dans l'air se propage.
Il est parmi nous le cœur n'est point fier [...].
Que demain vienne et tourne cette page!
De souffler, le vent sans cesse continu
Et moi dans cette prison sans issue
Je pleure, alarmé et noyé dans la peur,
La vie qui dans ma bouche, n'a plus de saveur" [...]*

La vie dans ma bouche n'avait réellement plus de saveur. À midi, le soleil abattait pleinement son travail et moi, cependant, j'avais commencé à ressentir de violents maux de têtes et cette chaleur glacée qui peu à peu attaquait mon corps et m'obligeait à regagner ma chambre.

J'avais soudain envie de m'allonger et de m'envelopper dans une couverture. Dehors, il régnait une chaleur satanique mais, le froid dans mon lit, était loin d'être angélique. Tous les membres de mon corps tremblaient. La fièvre sur mon front ne se cachait pas et la sueur sur mon visage coulait comme la Seine. Je me sentais très mal: J'étais couché et plus que jamais touché. Je présentais alors quelques signes annonciateurs de la fameuse maladie qui n'avait pas épargné le papa de Petit Jean. Ma plus grande peur était de l'avoir contractée. Je me voyais donc être ce futur Petit Jean et je voyais notre maison, devenir le deuxième "Wouhan" du quartier. Seulement, ce qui me redonnait espoir et me soulageait, c'était le fait que je n'avais pas mal à la gorge et que je ne toussais pas. J'essayais donc de soulager mon être avec l'hypothèse selon laquelle ce serait peut-être un début de paludisme, de fièvre ou de typhoïde.

Je n'avais alerté personne en ce qui concernait mon cas. Étant dans mon lit, j'entendis une voix me demander: "qu'est-ce qu'il y'a de se couvrir en plein midi?". C'était ma mère. Elle savait que je dormais difficilement pendant la journée; encore moins avec cette couverture que je trouvais toujours très gênante. Dans la plupart des cas, le simple fait de me voir couvert en plein midi, annonçait déjà la venue d'une maladie. D'habitude, c'était soit le paludisme ou la typhoïde et puisque les spécialistes de la

médecine avaient déjà la solution face à ces endémies, il n'y avait pas d'inquiétude à se faire. Sauf que, le climat avait changé et n'était plus le même que celui qui régnait il y'a deux semaines. Le moindre malaise pendant cette période de confinement était suspect et les signes semblables à ceux que je présentais, étaient loin d'être les bienvenus.

Ma mère s'était rapprochée de moi: voyant cette sueur qui sur mon front coulait comme le sang dans mes veines, elle n'osait me toucher et s'exclama plutôt: "qu'est-ce que je vois? Qu'est-ce que c'est? Pourquoi tu transpires autant? J'espère que ce n'est pas ..." Elle n'avait pas terminé ses propos que mes lèvres qui grelottaient, rétorquèrent directement: "Non! C'est le paludisme!". Sa main s'était finalement posée sur mon front. J'étais brulant. Le thermomètre indiquait deux degrés de plus que la normale. Ma chambre s'était alors transformée en cette salle de consultation où celle qui m'avait mis au monde était le médecin et moi le patient:

-Comment tu te sens?

-Pas bien...Ça ne...va pas...je me sens très mal.

-As-tu mal à la tête?

-N...o...n!

-As-tu mal à la gorge?

-N...o...n!

-Tu tousses? Tu es grippé?

-Non!

-Tu...

-Non(...)

En effet maman avait peur et tentait de se rassurer que son fils, que ses mains avaient touché était réellement plus proche du paludisme que de la nouvelle pandémie...Après cette consultation qui la rassurait et apaisait son cœur plutôt que le mien, elle avait demandé à mon frère aîné de faire appel à notre cousin qui était élève infirmier. La peur au ventre, Je ne voulais en aucun cas mettre les pieds à l'hôpital. Ma mère gardait toujours quelques doses d'antipaludéens injectables. J'étais donc rassuré, sachant que mon grand cousin allait venir être "*le Messie*" qui devait tout simplement m'injecter et éloigner de moi, l'idée d'être une potentielle victime du vent qui depuis plus de deux semaines, soufflait sur notre patrie.

Vingt minutes plus tard, mon grand cousin était chez nous. Il avait pour ma mère beaucoup d'estime et n'avait pas tardé à répondre présent à son appel. Une fois à la maison, il avait été informé de la situation. Grande était ma déception quand il dit à ma mère, qu'il ne pouvait faire pas d'automédication. Il avait même ajouté en disant qu'il ne sait pas ce que j'ai et que, il ne me toucherait que lorsque le test aura montré que ce dont je souffre, c'est bien et bel du paludisme. Au départ, je n'en revenais pas. Je pensais que les quelques mois de stages qu'il avait passés dans un hôpital de la place, lui avaient donné la maturité qu'il fallait pour comprendre que le traitement de certaines maladies ne se fait pas toujours selon les règles prescrites par l'éthique métier ; surtout quand il s'agit des proches et de celles qui arrivent pendant une telle période. Mais, lorsqu'il a souligné que:

“Le dehors est mauvais ma tante. Et en cette période de crise sanitaire, on ne sait pas qui a quoi. Regarde-le ; il transpire tellement. Je ne peux pas le toucher. Je ne peux pas. Je ne peux pas ”, ce n'était plus un frère que je voyais devant moi.

Au fur et à mesure que mon cœur écoutait chaque mot qu'il prononçait, je me sentais encore plus mal et je voyais l'homme qui devait être mon *Messie*, devenir le piètre Juda et l'Ève, qui étaient venus trahir mon grand espoir et mon attente. Je ne savais pas ce que j'avais mais au moins, je savais ce que je n'avais pas: je n'avais cette nouvelle maladie. Il ne savait pas ce que j'avais, mais il avait peur de moi et de ce que je n'avais peut-être pas. À cause d'un virus étranger, il avait mis de côté les liens de fraternité qui nous unissaient depuis bientôt vingt ans. Son cas était plus déplorable que le mien (...)

Après ses propos, il avait demandé qu'on aille à l'hôpital afin de se faire consulter par un médecin. Aussi, il disait qu'il fallait qu'il retourne à la maison parce qu'il avait un cours fondamental à suivre en ligne et puis, il est parti. Qui n'aime pas sa vie? Je l'avais vu venir comme un brave homme, je l'ai vu partir comme un poltron.

Après son départ que je maudis jusqu'à présent, je n'avais ni la force ni le courage de prendre le chemin de l'hôpital. Surtout après avoir pensé à ce médecin qui avait dit à la télévision quelques jours avant que, dès qu'un patient arrivait avec une température supérieure à la normale, il était, pour des raisons de sécurité sociale, mis directement en quarantaine (...) C'était donc cela : La venue du nouveau vent avait

fait oublier que les autres étaient là avant et n'avaient pas cessé de souffler. Les autres maladies étaient toujours là (...) Certains les avaient oubliées (...) Devant les faits accomplis, ma mère n'avait plus de choix. Elle m'avait elle-même injecté ces antipaludéens et, pendant les injections, je ressentais la même chose qu'avec ces infirmières qui prennent toujours les patients comme des amis, jusqu'au moment où elles sont sur le point de les piquer (...)

Trois jours après, je me sentais beaucoup mieux et mettre le petit orteil dehors était le dernier de mes soucis. J'avais terminé avec les injections que ma mère accompagnait des potions de plantes dont elle seule avait le secret. Ce n'était pas tout. J'avais aussi eu droit à de bonnes leçons sur la vie et réalités qu'elle nous donne souvent comme exercices d'application. N'étant pas convaincu sur mon état, mes frères restaient toujours à l'écart de moi. Ils étaient allés jusqu'à me laisser toute la chambre. Ils passaient désormais leurs nuits au salon et disaient qu'il me fallait assez d'espace pour tuer mon soit disant plasmodium. Au bout du compte ils n'étaient pas si différents, ni de mon cousin, ni de ces voisins qui, touchés par la psychose, avaient construit des barrières autour des relations humaines.

Le temps est passé et le vent est à sa troisième semaine chez nous. Son séjour m'a permis de réaliser à quel point on a tort, de stigmatiser les personnes qui, atteintes par son virus, en souffrent, en guérissent et en meurent tous les jours. Au quartier, on sait désormais que le virus est cette menace réelle dont le monde entier en général et notre triangle national en particulier font véritablement face. Cependant, beaucoup, comme moi au début, se soucient peu de la menace qui plane dans nos airs. Je pleure ces populations, qui, pour survivre, bondent les lieux publics. Les marchés sont pleins, les rues ne sont pas vides. Aïe, le virus est dangereux et sa propagation n'a pas de freins.

Les uns sont dehors, combattant l'ennui, le vice et le besoin. Les autres sont chez eux, et, nageant dans l'ennui, le besoin, et la peur, attendent impatiemment que les lendemains soient meilleurs. Ô cher triangle, berceau de nos ancêtres, tes enfants pleurent. Les nuits passent les vies ne cessent d'être emportées. Le virus sévit, et éloigne tes enfants des poignées de mains fraîches ainsi que des câlins doux de leurs

pères, mères, frères, amis et sœurs (...) Que le vent arrête de souffler et que notre économie guérisse de ses blessures. Que le mal s'en va et que nous revoir, nous rassembler, redevienne ce grand plaisir.

On souhaitait tous une suite favorable et un lendemain meilleur. Dans nos maisons, on ne souhaitait rien d'autres que la fin de ce calvaire. Les jours comme les nuits n'arrêtaient de passer, et à chaque fois que je levais les mains vers l'azur, mon cœur jamais en paix, dictait à mes lèvres cette prière pour lendemain auquel il aspire:

*"Que les soldats de la santé,
Trouvent le point faible de cet ennemi,
Qui depuis ne cesse de nous hanter.*

*Qu'ils calment comme Christ, ce vent ennemi,
Qui depuis fort longtemps ô ciel,
Souffle et parmi nous sévit;*

*Ce vent Qui, emporte les précieuses vies
Qui n'arrivent pas à manquer à son appel...
Que tout redevienne comme avant ;
Que disparaisse la pandémie*

*Et que, le pire derrière, le meilleur devant,
Nous reprenions enfin et avec joie
Le merveilleux chemin de cet amphi
Qui, Me fera Seigneur, ma rose revoir..."*